



©Céline Garcia, *Corps secrets*

Case 154

Céline Garcia

J'indique au lecteur avoir laissé couler ces lignes comme sécrétions in situ à l'occasion d'une cure thermale. Du magma de mes sensations, j'aurai peut-être ainsi saisi çà et là, par pure mégarde ou inhabituelle concentration, des éclaboussures de secret.

Arriver aux thermes, prendre un peignoir couleur saumon et la serviette assortie, passer en cabine, se déshabiller, enfiler le maillot, revêtir le peignoir et aller tout droit au vestiaire offrir un abri sûr à vos oripeaux. 1-1 1-2 1-3 1-4 1-5 1-6 1-7... Le kinésithérapeute égraine à tue-tête un chapelet d'exercices dans la piscine de mobilisation. Mais la mobilisation première commence par ces armoires qui vous mettent sous clé, des numéros d'armoires, vestiaires privés qui vous placent au secret, clé en main un euro préalablement avalé. Case 154. Quel signe m'a-t-elle fait pour m'amener à l'ouvrir ? Obéissance au jaune criard de l'armoire ? Quelle raison ? Qui m'a soufflé ce numéro pour qu'il se manifeste plutôt qu'un autre ? Est-ce un confort venu directement dans ma ligne de mire ?

Au 1^{er} jour je n'ai rien ressenti sauf cette préoccupation de petites choses à respecter, plus fortes que l'eau et la terre appliquées sur chacune de mes zones douloureuses. C'était au premier jour.

Au 2^{ème} jour, j'aurais pu changer, me diriger vers un autre numéro. Il y en avait tant d'autres. J'aurais même pu aller vers d'autres armoires, des casiers plus haut ou plus bas placés qui pouvaient m'offrir un parcours plus aventureux. Eh bien non ! Je m'étais approprié le 154. Rassurée par cette mémoire première, je l'ai à corps perdu carrément choisi. Je suis allée directement vers lui. C'est qu'au deuxième jour le pli est pris. Non celui des tissus éponge et de coton mis à dure épreuve, mais celui des curistes eux-mêmes qui adoptent une allure particulière, un pas reconnaissable sous le peignoir. Même dans son peignoir sec, le curiste semble déjà mouillé. Lourd de l'eau à venir, il épouse l'étoffe épaisse et perméable qui le recouvre. Polichinelle rêveur il agite serviette, bonnet, manches de peignoir ; il promène ses bosses. J'ai accompli plus machinalement les petits gestes inutiles et rejoint plus rapidement mon rendez-vous avec la terre. Elle m'attendait dans le malaxeur. J'ai entendu le bruit de son extraction venant d'un engin dissimulé. J'étais privée de la vue de cette mystérieuse opération pudiquement cachée. La soignante s'affairait autour de moi, levait la pâte brune et m'en appliquait des masses sur toutes les articulations. Puis je l'ai vue aller vers un boîtier scellé au mur d'où elle a déclenché un compteur à rebours. J'ai d'abord vu s'inscrire le 13, puis le 12, le 11, 10, 9, 8, et comme cela jusqu'au point zéro qui a clignoté en rouge. Je songeais à ces jeux télévisés qui affichent des gains mirobolants. Comme je l'interrogeais sur ce chiffre 13, emblématique de chance ou de malchance, j'ai appris la raison d'être d'une durée de soins minutée, ramenée au fil des ans de 20 à 13 et qu'on avait perdu 7 minutes, histoire de productivité, de rentabilité... bref donc : « treize, ni plus ni moins ! » a-t-elle tranché. Le temps imparti pour la pose de boue était ainsi terminé et grande mon infortune de ces 7 minutes que je me prenais à regretter. La soignante a avancé vers moi la première sueur matinale de son front perlé de vapeur.

En se penchant sur ce lit où je me tenais mollement allongée, elle a fait glisser la terre à l'horizontale le long de mon corps vers mes pieds, en gestes repassés, amplement répétés. La terre m'a alors quittée en même temps qu'elle creusait en moi des sillons. Mon corps transpirant pleurait en pure perte cette séparation. J'ai imaginé que je pouvais être une planche, mais j'ai abandonné aussi la surface. J'étais support de matière et matière moi-même. Je suis sortie comme un plan parfaitement propre mais creusé. Et j'ai humé des terres, troublée par des labours.

Rien n'est plus caractéristique que la marche du curiste. Elle tient de celle du nourrisson qui se déplace dans son parc et du manchot qui marche sur la banquise. On ne saurait trop avancer si le curiste glisse ou s'enfonce, s'il marque une empreinte ou l'efface, s'il s'abandonne négligemment à la marche ou si cette dernière le préoccupe tout entier. En tout état de cause, il s'en trouve ravi. Comme le temps de la cure est de trois semaines et que chaque semaine comporte 6 jours de soins, il accomplit globalement 18 pas initiatiques dans cet état de ravissement lunaire ou glaciaire et une aurore boréale de néons.

Aller vers le 154, comme on va dans la forêt profonde et se confier entièrement à lui. Voilà ma cure. S'isoler dans une forêt sans arbres, en sous-sol d'un établissement thermal où les seules hautes futaies naissent de la tonicité des jets dirigés vers vous. Se mettre au vert et à l'eau soigneuse de vos bleus. Dans la cabine de déshabillage où je me trouve, une crainte m'envahit un instant avant de me rendre au 154 : qu'il ne soit pas libre ! Et de peur de le voir déjà pris, je hâte mon déshabillage. Inutile : le 154 est toujours là à m'attendre. À la bonne heure ! Forte de ce pouvoir de possession, je circule avec aisance dans les couloirs, toute au plaisir du clapot de mes tongs sur le sol mouillé. Je vois ma soignante, agent thermal affecté au soin spécifique de la boue, belle, vive, rousse avec des cheveux relevés et des yeux parfaitement

dessinés au crayon vert, dans un maquillage propre aux journées qui commencent, c'est-à-dire parfait.

6h. 30. Première application de boue par ma soignante qui commence sa journée. Elle porte un long tablier de caoutchouc blanc et des bottes assorties. En sa coloration rouquine, elle pourrait même être ma poissonnière des halles, aussi soignée et qui termine toujours son nettoyage d'étal par un jet scrupuleux sur elle-même. Une fois allongée sur la table, je revois le 13 sur le compteur du mur, puis sa décroissance. Que fait-on en 13 minutes ? Qu'en retient-on ? Je ne vois toujours pas la terre que l'on m'applique, tant le geste est presté. J'entends le petit fracas des mottes qui s'écrasent flasques sur mes articulations et je suis aussitôt entortillée dans un bourras. La terre est très chaude sur ma peau. Elle a la consistance d'un corps. Il ne m'est pas étranger : je l'accepte. Emmaillotée dans ce linge, j'ai l'impression de bercer un corps de boue et même plusieurs accrochés à moi. La berceuse de glaise ne dure pas ou du moins elle dure 13 minutes.

Au troisième jour, momifiée, j'entends la berceuse de glaise silencieuse de 13 minutes pendant que je lis en boucle sur le mur, affiché sur un panneau d'un beau vert sylvestre :

VEUILLEZ RESPECTER LE SILENCE D'AUTRUI

Le 154 n'a plus rien de hasardeux puisque je le retrouve tel quel, vide, au quatrième jour.

J'entends par ailleurs parler l'agent thermal. Je veux dire parler à intervalles réguliers, autrement que pour dire « Bonjour Madame » ! « À demain ! » ou « Bonne journée ! » Elle s'adresse à des collègues, des femmes qui se livrent en même temps aux mêmes gestes auprès d'autres curistes que je ne vois pas. Une savante circulation règne ici avec un parcours très étudié qui, par le biais de panneaux faisant office de paravents protecteurs des nudités, aménage divers espaces. On ne peut donc qu'entendre et imaginer leurs occupants.

- Je n'ai pas encore reçu ma feuille d'heures pour septembre !
- C'est embêtant !

- Je peux rien prévoir, je ne connais pas mes horaires, je peux pas prendre de R. V. au gynéco !

Les voix sont projetées par surprise, comme jaillies d'invisibles tuyaux. Voilà comment j'apprends que la déesse de la boue de l'établissement thermal Athéna, toupet roux de cheveux en plumeau semblant jailli d'un casque guerrier, va chez le gynéco.

Au cinquième jour, allongée sur la table de soins, je vois un autre tablier pendu, de couleur vert anis celui-là, matelassé, armure sans doute réservée à certains autres travaux de ma déesse et qu'elle n'accomplit pas devant moi. Elle pousse un chariot, transportant ainsi la boue sortie préalablement de l'extracteur qui demeure soustrait à mes yeux par le jeu des paravents. Je vois la boue, toute la boue, couleur et texture : celle que la déesse tourne dans le grand chaudron du chariot, celle qu'elle m'applique et sur laquelle elle drape ingénieusement le bourras en m'entortillant, celle qui a giclé au plafond en y laissant des traces indélébiles, celle qui ressort à travers les fibres saturées du coton, celle qui s'est accrochée à toute la tuyauterie qui parcourt la pièce décolorant, lézardant les peintures et recouvrant les plus petites parties rouillées d'une fine pellicule séchée, celle qui tarde à me quitter et s'accroche granuleuse sur ma peau malgré les attaques impitoyables de la douche pour la chasser.

Au 5^e abordage de ma cure, j'ai oublié le temps. Au 6^e, j'ai le temps. J'entends des voix. Je suis un sédiment pareil à ces croûtes minuscules, à ces écailles recouvrant les surfaces et que l'œil voit parfaitement lorsqu'il s'y pose. Je suis même ce petit caillou tombé de mon nombril, ces infimes poussières de terre séchée chues des plis de mon ventre qui les abritait, répandues sur le sol de la cabine de déshabillage lorsque j'y retire mon maillot de bains, une fois ma durée de cure achevée.

- Eh, tu m'as pris mon chariot !
- J'suis crevée ! On est sorties hier soir
- A la pyrotechnie ?
- Non, c'était une pyromélogie... man !...C'était beau !
- Fait chaud ! Y'a pas un poil qu'ait pas sa goutte !

Corps discrets, réveillez-vous les corps ! Soyez défaits, diserts. Allez, haut les corps ! Tenez-vous prêts au massage, au jet, à la douche et au badigeon. Allez, au plongeoir ! À la baignoire ! Partez fiers de vos amputations et de vos petites cicatrices. À vous, c'est à vous ! Ce sont vos nageoires ! Vous êtes croûtes, géantes tortues renversées qui agitez vos pattes. Allez, à demain ! Allez, bonne journée ! Allez, allez, circulez, vous avez bien compris qu'il y a trop à voir et trop d'écorchés. Allez, faut que tout baigne, admettez. Mais le corps se tait ; il se tait le corps corseté. Debout et même renversé, il se garde au secret. Polichinelle cousu au fil blanc d'une médecine douce qui veut le faire parler. Cabine, casier, chaque corps est un cas, une tirelire sans casse gardant intact son secret, renvoyant à demain la vérité fêlée. Ô mon 154, toi qui lis au sablier de ma peau, Ô mon corps secret, Ô mon récipiendaire, tu me tiens corsetée en mon âge et en ce numéro chiffrée.

2-1 2-2 2-3 2-4 2-5 2-6 2-7... entonne le kinésithérapeute de la piscine en corps et encore

☆☆☆